

r H₂O ne: Delirium Rhodanum

Il n'y a pas d'heures, ni de jours, ni de nuits. Une sinuosité permanente. Chaque point est le même, toujours identique à chaque instant et pourtant complètement dissemblable en une fraction de seconde. Avant ? Après ? Je ne sais plus.

PHILIPPE CONSTANTIN

J'ai titubé sur le feu d'un glacier, haut dans le ciel blanc, frappé de gel. Flocon de neige, cristal, étoile translucide et douloureuse. La lumière me blesse d'un horizon sans fil. Une nappe froide de brouillard dans laquelle se jeter pour en finir. Dessous, peut-être des dents acérées, minérales, dures, pour accueillir et déchirer le monde. Vautour alpestre. Césarienne incongrue qui arrache à la naissance laiteuse la promesse de barrages et d'autoroutes.

Calypso. Je découvre le torrent figé, le temps qui court, le glacier qui goutte au rythme d'un métronome désarticulé dans un silence de mort. Les heures tissent vers l'aval le réseau d'un fleuve ininterrompu. Les horloges et les montres des larmes sans conséquence, sans mesure ni vie propre. Exode et mensonges du temps perdu. Des excès mille fois répétés dans une idoïne indigence. Une foi en une continuité qui n'a de valeur que pour elle-même. Les battements sourds du temps qui équilibrent les aiguilles des cimes à hauteur d'aigle pour nous aveugler d'ombres.

Il faut tirer la bonde du monde pour qu'il se vide enfin. Alcools, fumées, drogues, médicaments, guerres, folies et rêves. Ne plus rien voir, ne plus dire, ne plus penser. Cesser d'entendre le gémissement des rochers, le hurlement impétueux de cascades de gibier mort, de vie sauvage sacrifiée, le démembrement de la raison qui coule vers la plaine.

Entre deux ponts, un autre pont. Comme si le fleuve n'en était un, sur lequel navigue un Diogène, au milieu des décharges charriées par le Rhône mollement grondant, couleur rhubarbe. Et du béton partout pour contraindre, pour ne plus suivre de cours, ne plus savoir s'écrire ni écrire ses méandres. Paquet, emballage, canalisation, égout, latrine à l'équerre, Rhône, ô Rhône, bientôt droit comme I.

Rhône, sainte Agathe, ma sœur, mon amie, mon amante; amazone aux seins tranchés, tendus en offrande aux chats que j'écorche pour les crucifier sur l'arc de l'eau.

J'ai repris mes notes. Au bas de la page de l'éternité, ou celle du néant. Il n'y a qu'une dispersion temporaire de ce que l'on est dans les phrases. Vagues roulant à la surface des naufrages, faisant le lien entre les peuples et les absents. Je compte mes papes. Une fraction inintelligible dans la mémoire des bêtes; gueules de malfrat, aussi grises que la nuit.

Sur les berges, des filles belles comme des cocons de soie lancent des mots, des lettres dans des bouteilles, des SOS. Elles supplient un sauveur, une bouée, elles qui sont sur la terre ferme, ancrées, ne voyant pas qu'elles pleurent et espèrent quelqu'un qui se noie.

Entre ces rives mutilées l'âme est en dés-herérence. De combien de chiens avons-nous besoin ? Atermoiements, glapissements, vagissements, miaulements, de vie en vie, de lac en lac. Je ne puis dormir qu'à même la terre, le visage enfoui dans les coteaux, le nez d'un doigt trop long, dans les chevilles des vignes enivrantes, les yeux perdus dans les cimetières d'autrefois, bordels à mi-temps où les putains congédiaient la mort et la solitude pour ne pas mendier l'arrogance de Dieu.

Ecrire. Etre Rhône. Regarder le paysage descendre son cours. Des maisons de Monopoly ou en Lego, habitées de personnages de Playmobil, glissent lentement vers la mer. Le



fleuve blanc se teinte d'encre. Relire ses didascalies dans la partition de l'eau.

Des jeunes filles, chrysalides riantes, se baignent de Rhône. Elles sont déjà limon, déjà sédiment, déjà déposées de leur trône d'orgueil pour se coucher dans le delta du fleuve que de grosses mains paysannes pollinisent de riz et d'abeilles sauvages comme des bombardiers. Derrière leur corps juvénile se dressent quelques comtoises oscillantes, hautes comme des montagnes, si peu raisonnables, si peu comptables des croix que dressent les hommes pour oublier leur fureur.

Dans le bruit fracassant des tempêtes, soudain, les horloges chavirent pour disparaître

dans les flots, emportant avec elles le souvenir de ces sourires et des grimaces que la mort et l'ennui conféreront à ces visages qu'on aurait voulu croire innocents de tant de beauté mouchetée. Eclat d'un papillon sur le pare-brise d'une voiture.

Il y a un excès de paysages sublimes qui défilent ainsi vers le delta. Et un excès de guerres dans ces tableaux idylliques et inutiles. Un excès d'hommes aussi. Brutaux et capables d'amour pourtant. Fumées noires, explosions, pneus qui brûlent, vacarme des déflagrations, des cris de marionnettes habillées de suie et de poudre, de morale et de bon sens.

Une vue de charniers bien sûr, et d'usines. Un paysage ? Un pays sage ?

Voilà, la goutte redevient cristal. Mon pied fragile, habillé de rouge, retourne à sa source, ce berceau de glace en haut de la montagne. Flocon de neige, léger, irréel, aux traits réguliers d'une géométrie du recommencement. Et ma vie ? Chienne de vie, chienne d'amour, un flocon désagrégé dans le désert des idées, là où coule le sable d'un fleuve minéral.